

Hommage à, au sens littéral, un « illustre inconnu »...

Roberto Fernández Retamar n'a pas besoin de présentation. Brillant intellectuel, poète impénitent, penseur nuancé, tenant à l'échelle de l'Amérique latine et des Caraïbes d'une vision anticolonialiste et surtout décolonisatrice de l'histoire et du réel dont son essai *Caliban cannibale* est devenu en quelque sorte emblématique, sa vie a été, pour ainsi dire, « unifiée » par la Casa de las Américas, dont il est l'un des fondateurs, dont il a dirigé de longues années la revue trimestrielle et dont il est le président depuis 1986. Mais il a été aussi le premier directeur du Centre d'études sur Martí (1977-1986). Prix national de littérature en 1989, Prix international Unesco-José Martí en 2019, officier de l'Ordre des arts et des lettres (France, 1994). Il a été aussi bien d'autres choses dont je ne vais pas dresser la liste ici, car leur simple mention me prendrait des pages. Je dirai tout simplement que sa présence dans l'action culturelle et politique de la Révolution cubaine et dans la pensée intellectuelle latino-américaine est incontournable.

En français, hélas, sa présence est bien moins visible. Sans doute trop associé à l'œuvre vive de la Révolution cubaine, il n'est pas le genre d'auteur qu'on prise le plus dans les maisons d'édition de l'Hexagone qui préfèrent des voix plus « dissidentes », l'exception à cette règle trop prégnante étant Alejo Carpentier dont je soupçonne que sa moitié de gènes français, indépendamment de son grand talent d'écrivain, y est pour beaucoup. Cherchant à établir la bibliographie française de Retamar (c'est ainsi qu'on le connaît, contrairement à l'usage hispanique bien établi d'appeler les gens par les noms du père et de la mère, ou simplement par celui du père, mais rarement par celui de la mère seule), je reste court et ne peux glaner que quelques titres : *Avec ces mêmes mains*, recueil de poèmes publié par Pierre-Jean Oswald en 1969 dans une traduction du grand écrivain haïtien René Depestre, et bien des années plus tard *Circonstances de la poésie*, en édition bilingue (Le Temps des Cerises, 2014), qui reprend un choix de poèmes du recueil précédent et ajoute un autre florilège plus copieux fait par RFR lui-même à partir de son *Poesía nuevamente reunida* (2009).

Associé comme traducteur à *Circonstances de la poésie*, je me suis aussi trouvé engagé à ce même titre dans ce qui est sans doute l'essai le plus célèbre de Roberto, son *Caliban cannibale*, qu'il a repris périodiquement pour enrichir la polémique de départ (1986, 1991, 1993, 1999, tous regroupés dans *Todo Caliban*, de 2000 et 2006) et qui a soulevé dans son sillage une suite d'analyses et de réflexions en Amérique latine au point qu'une compilation de textes sous le titre de *Vies de Caliban. Héritage et avenir du calibanisme* a été publiée à La Havane en 2016. Mais cela remonte à 1971 en espagnol et à 1973 en français (François Maspero, col. « Voix », édition bilingue) ! Depuis, aucun éditeur français n'a plus daigné prêter attention à un auteur qui force pourtant le respect par son talent et son sérieux. Nombriisme eurocentriste, que de crimes par omission l'on commet en ton nom !

Et puis aussi au hasard, trois articles publiés dans *La Revue de l'Unesco*. Voilà, c'est à peu près tout ce que trouvera un lecteur français d'un auteur qui a publié des dizaines de recueils de poèmes et tout autant de collections d'articles et d'essais et qui est considéré en Amérique latine comme une référence intellectuelle...

Si Retamar a été pendant une dizaine d'années le premier directeur du Centre d'études sur Martí, c'est parce qu'il en était alors et qu'il en reste un des chercheurs les plus qualifiés. On connaît de lui en français son anthologie *Notre Amérique* (François Maspero, 1968, traduction d'André Joucla-Ruau), précédée d'une longue présentation : « Martí en son (tiers) monde » de mai 1964, qui entendait, comme son titre l'indique, replacer l'analyse de l'action et de la pensée de Martí

dans le contexte qui était le sien à son époque pour mieux comprendre leur actualité dans ce même contexte contemporain.

Roberto Fernández Retamar a recueilli une partie de ses articles dans *Introducción a José Martí* (La Havane, 2001, Editorial Letras Cubanas, 416 pp.) C'est de cet ouvrage que je tire le texte qu'on va lire : « Plus (ou moins) sur Martí et la France » (pp. 245-266), version de la conférence qu'il a offerte en décembre 1982 à l'Université de Bordeaux à l'occasion d'un colloque sur l'immense Cubain du XIX^e siècle. Je laisse le lecteur découvrir la richesse des résonances historiques martinienues et celle des analyses contemporaines de Retamar.

Le titre de cette conférence de 1982 est un hommage – le clin d'œil admiratif ne fait pas de doute – à Alejo Carpentier qui avait déjà prononcé lui aussi, dix ans auparavant, une conférence dans cette même université sur le même thème : « Martí et la France ». Un texte fondateur, mais qui, hormis Retamar, n'a guère fait d'émules et que je pense donner à lire ici très prochainement.

Mon idée était d'actualiser la conférence par quelques notes, mais Retamar m'a laissé comprendre qu'il préférait que les lecteurs d'aujourd'hui la connaissent tel que son auditoire l'avait écoutée. Je défère donc à ses vœux.

Bonne et enrichissante lecture

Jacques-François Bonaldi
La Havane, 30 mai 2019

PLUS (OU MOINS) SUR MARTÍ ET LA FRANCE¹

Roberto Fernández Retamar

1

« Entre-temps tombe la neige du ciel de Paris », écrivit Rubén Darío à la fin du sonnet « De invierno » [« D'hiver »] qu'il ajouta à la deuxième édition (Guatemala, 1890) d'*Azul...* Cette neige, qui est d'une certaine manière celle du deuxième livre, ainsi nommé (La Havane, 1892), de Julian del Casal, tomba avec insistance, pendant un certain temps, sur l'œuvre littéraire des magnifiques jeunes gens qui, à la fin du XIX^e siècle, fondèrent la nouvelle littérature de notre langue et que Martí appela « une famille en Amérique ». Six ans après cette édition-là, au début de *Proses profanas* (1896), Darío ajouta : « Grand-père, il faut que je vous le dise : mon épouse est de ma terre, mon amante, de Paris ». Et cette même année, dans son article-programme « Les couleurs de l'étendard », il alla encore plus loin : « Mon rêve était d'écrire en langue française. [...] *Azul...* est un livre parnassien, et donc français. » Je rapporte ce fait, largement connu, juste pour souligner la nécessité d'étudier la relation avec la France de celui que le prodigieux Nicaraguayen considéra très tôt un « Maître », de celui qui en 1893 appela ce Darío de vingt-six ans, en l'embrassant, « mon fils » : José Martí.

2

B[audelaire] met le froid dans les os.

Quand on le connaît, on ne l'échappe pas. Il vous mord dans le cœur, et quand d'un coup de main il a voulu appeler votre attention, l'épaule saigne, comme sous la griffe d'un lion.

Et quelque chose de Baud. lui a resté toujours, bien que deux hommes ne sauraient être aussi différents, l'un surgissant, [*mot inintelligible*], et harassé, comme le démon du Bien, des pourritures du siècle, - et cherchant dans les parfums et le haschisch l'oubli de la plaie humaine, centaure s'ébattant dans la fange, - l'autre, fuyant d'un monde qui l'effraie et le souille, et reposant sa tête, lourd de dégoût, sur un oreiller idéal, tel qu'un pigeonnet effarouché met la tête sous l'aile de la colombe [...]

Richepin, qui vient, tel qu'un aigle sans ailes, de publier *Les Blasphèmes*, qu'est-ce qu'il est, si ce n'est un mélange involontaire, et comme un fils [*mot inintelligible*], de Baudelaire et Hugo ? C'est comme une tête incomplète, la voute lui ayant été enlevée d'un coup de sabre ; et dans la coupe sanglant et découverte fumant les débris des croyances humaines.

De Hugo, lui vient l'essor.

De Baud., l'hardiesse.

¹ Version de la conférence inaugurale du colloque « Cuba et la France. Francia y Cuba », organisé par le Centre interuniversitaire d'études cubaines (C.I.E.C.) à l'Université de Bordeaux en décembre 1982. La version initiale de la conférence est recueillie dans les Mémoires de ce colloque, aux Presses universitaires de Bordeaux, 1983.

Mais il lui manque le génie, qui sait péser et s'arrêter.

J'ai cité ce texte de Martí parce qu'il est le plus récent de ses écrits en français et sur un thème français qui soit arrivé au Centre d'études martiniques. Curieusement, il y mentionne, aux côtés de Hugo et de Baudelaire, deux figures qu'il admirait et avec lesquelles, sous plusieurs aspects, il a plus d'un point de convergence (outre ceux concernant la poésie, bien entendu, que l'on pense au généreux humanisme de l'un, à la critique d'art de l'autre), un créateur peu apprécié aujourd'hui, mais qui aurait l'honneur d'apparaître en 1896 parmi *Les Rares* de Rubén Darío. Ce texte ne peut être antérieur à 1884, année de la publication de *Les Blasphèmes* que, selon Martí, l'auteur « vient... de publier », ce qui porte à croire que son commentaire est de la même époque : il précède donc de quatre ans *Azul...* et de douze *Les Rares*, du Nicaraguayen. Il n'est pas oiseux de rappeler qu'en 1884, Martí avait des activités nombreuses et très variées, ce qui ne l'empêcha pas de trouver le temps de lire et de juger d'une manière sagace le livre de poèmes d'un auteur français mineur, discuté alors dans les cénacles littéraires. Mais cela ne saurait surprendre les connaisseurs de Martí. Dix ans après, en 1894, alors qu'il est lancé à fond dans les tâches du parti et dans l'organisation de la guerre d'Indépendance durant laquelle il allait mourir en y combattant quelques mois après, il écrit des remarques sur son cahier de notes au sujet d'auteurs comme Verlaine (dont il connaissait déjà l'œuvre), Mallarmé ou Rimbaud. Des exemples comme ceux-ci, que l'on pourrait multiplier, devraient suffire pour exiger une étude sérieuse sur Martí et la France. Ces lignes-ci ne sont qu'un apport modeste à cette future étude à laquelle ont déjà contribué des auteurs comme Juan Marinello et Alejo Carpentier, Paul Estrade et Jean Lamore.

À ce jour, c'est à Alejo Carpentier que l'on doit la plus importante de ces contributions. Alejo envoya une excellente communication : « Martí et la France. (Première tentative d'approche d'un essai possible) » au colloque international sur José Martí tenu à Bordeaux en 1973. Il en est peu qui pouvaient aborder ce thème avec autant de hauteur et de profondeur, depuis notre versant à nous, dans la mesure où sa vaste érudition en rapport aussi bien avec la France qu'avec Martí l'y habilitait spécialement. Je voudrais au passage en profiter pour rectifier une affirmation que j'ai faite en 1971 quand, parlant de la tâche de divulgation gigantesque de la culture mondiale qu'avait réalisée Martí sur nos terres, j'ai dit que celle-ci n'avait pas eu de parallèle en ce siècle-ci. En 1971, on n'avait pas commencé à publier les volumes de chroniques écrites par Carpentier dès les années 20 et jusqu'à sa mort : ces chroniques, dont cinq volumes ont paru à La Havane et un à Caracas, avec des rééditions dans d'autres villes, permettent de voir clairement qu'en ce siècle-ci, Alejo a réalisé jusqu'à un certain point dans ce domaine une tâche équivalente à celle de Martí à la fin du XIX^e siècle. Les affinités entre ces deux écrivains capitaux de ma petite patrie ne terminent pas là. Sans forcer absolument le parallèle (Martí fut un homme politique doté en sus du génie verbal, et Alejo un écrivain politisé), tous deux décidèrent de s'exprimer surtout en espagnol alors qu'ils maîtrisaient facilement d'autres langues (le français et l'anglais dans le cas de Martí, et le français dans le cas d'Alejo), et de lier leur œuvre aux problèmes de ce que Martí appela très jeune « Notre Amérique ». Ce fut, au sens le plus profond du mot, un choix politique assumé en toute conscience. Autrement dit, n'ayant pas été des Français liés à Cuba pour des raisons plus ou moins fortuites, comme l'admirable Paul Lafargue ou le pittoresque Francis Picabia, ils ne furent pas non plus des Cubains insérés dans la culture française à la manière de José-Maria de Heredia qui, même s'il évoqua en entrant à l'Académie l'île éblouissante et lointaine où il était né, fut le protagoniste, tout comme le pathétique Augusto de Armas, d'un exemple classique de ce qu'on appelle dans le jargon de notre époque un « vol de cerveau ». Ni Martí ni Carpentier, en revanche, ne se laissèrent « voler », tentés par la « capitale du XIX^e siècle »,

selon la définition classique de Paris apportée par Walter Benjamin. Bien entendu, dans le cas d'Alejo, le XIX^e siècle était révolu. Si l'on veut avoir un témoignage de première main de la façon dont ce Paris qui eut alors son dernier grand flamboiement, du moins à cette époque, s'éteignait à vue d'œil, il faut lire la chronique d'Alejo : « L'agonie de Montparnasse », publiée le 25 juin 1933 dans la revue havanaise *Carteles*, splendide adieu non seulement à l'authentique « avant-garde » esthétique, mais aussi à tout ce qui prenait fin avec celle.

Quant à Martí, l'un de ses premiers articles parus dans la *Revista Universal* de Mexico, le mars 1875, alors qu'il n'avait que vingt-deux ans, est tout à fait significatif : découvert, comme beaucoup d'autres, par Fina García Marruz, il s'intitule « Variétés de Paris » :

Je n'aime pas Paris. Il a créé tant d'édifices, il a accumulé tant de pierres, elle a doré tout ceci avec une telle hâte de profusion qu'en même temps que les rues se rehaussent, les cœurs se pétrifient et se dorment. – Je ne sais pas par quelle force de mon esprit je m'éloigne avec une répugnance invincible des choses dorées, qui sont toujours accompagnées dans ma mémoire par l'idée de fausseté et de misères d'autrui. Et ces pensées me blessent parce que je crois absolument à la bonté des hommes. – J'y crois encore malgré le douloureux contact avec Paris, malgré son plaisir en eux, malgré ce Prométhée immense qui caresse et adore son vautour. Question vertus – et ce n'est que sur la base de vertus que se dressent des peuples respectables et nobles – ce Paris malheureux s'est lassé de chanter celles qu'il eut, et il ne lui reste même plus la pudeur de feindre qu'il les a.

Ses théâtres se remplissent, les beaux et inconfortables théâtres de Paris, et là ce peuple fictif, plus étranger dans sa ville que les étrangers avides qui la visitent, ce peuple de sable et d'onde, orphelins avec des parents, mères sans enfants, peuple sans patrie et sans famille, applaudit [...]

Et Paris vit, Phryné impure, qui absorbe ses juges. – Il vit comme Byzantium, indolent et splendide. – Il vit comme Paris, pourri et exquis. Je ne l'aime pas. Il a dans ses adultères son agonie, et dans les *Folies-Bergères* son misérable marché de femmes.

N'oublions pas que le Martí qui écrit ceci venait de séjourner à Paris en novembre et décembre de l'année précédente (il le visiterait de nouveau en 1879, cette fois-ci pour moins longtemps, une dizaine de jours à peine). Autrement dit, à la différence de ce qui se passera avec de nombreuses autres chroniques dans lesquelles il commente des événements dont il n'a connaissance que de seconde main, celui qui parle ici est un témoin oculaire. Mais deux remarques s'imposent aussitôt : celui qui écrit est un anticolonialiste indomptable qui n'émet absolument pas un jugement sur le peuple français, mais sur la métropole d'un empire, une métropole qu'il ne peut juger que dans les termes les plus durs, comme il le fera ensuite au sujet de New York ; par ailleurs, il accueillera chaleureusement le meilleur de la culture française, appréciée critiquement (comme il le fera pour la culture étasunienne), ce qui est visible dans son œuvre. Ainsi, dans la chronique que je viens de citer, il parle de son cher Victor Hugo, attestant, soit dit en passant, de sa rencontre avec le grand poète français, une rencontre que, jusqu'à la découverte de cet article, les biographes du Cubain n'avait pas encore pu vérifier :

J'ai vu cette tête, j'ai touché cette main, j'ai vécu à côté de lui cette pléthore de vie dans laquelle le cœur semble s'élargir, et de très douces larmes coulent des yeux et les mots sont balbutiants et sots, et l'on vit enfin des instants éloignés de l'oppression du vivre. L'univers est l'analogie. Ainsi Victor Hugo est une montagne couronnée de neige, d'où s'échappent en foule des rayons qu'elle reçoit du Père Soleil lui-même.

Je reviendrai sur ces appréciations de Martí relatives à Hugo et à d'autres écrivains français. Le temps et l'espace m'étant comptés, je me bornerai à signaler trois domaines qui ont besoin de plus de recherche : la pensée, la politique et l'art et la littérature de la France par rapport à Martí. Les thèmes sont si vastes que je ne ferai bien entendu que quelques commentaires sur

chacun d'eux. Et tous précédés de cette remarque indispensable de Noël Salomon : « Inutile de dire que cela ne signifie pas de l' "eurocentrisme" de ma part ni ne contrarie l' "américanisme" profond et indéniable de José Martí. » Une remarque qu'il est utile de compléter par celle-ci, de Gabriela Mistral :

La première, la deuxième et la dernière impression que l'on retire de la lecture de Martí, c'est son originalité avant toute autre chose [...] phénomène de l'Adam cultivé, de l'écrivain qui provient de soi-même, mais qui a vécu et qui vit au milieu du cortège des maîtres [...] sans que cela estrope son accent à lui.

Il en est sans doute ainsi, mais pourvu qu'on accepte en entier le paradoxe apparent selon lequel Martí fut un « Adam cultivé ». Quel que soit l'accent que l'on mette sur l'un des pôles de cette balance, on détruit le difficile équilibre de sa vérité : si nous insistons sur son adamisme, nous aboutissons à une couleur locale maladroite et bornée ; si nous faisons de même en ce qui concerne son côté « cultivé », sa pensée et son expression deviennent tout bonnement une marqueterie éclectique, ou, pour le dire dans les mots de Martí, « une couverture de folle faite de brins de toutes les soies, cousus de fil pessimiste, pour que le monde voie que vous êtes quelqu'un à la mode qui vient de recevoir la nouveauté d'Allemagne ou de France. » Loin de moi l'idée de modifier dans un sens ou un autre l'équilibre de cette vérité. En tout cas, il est impérieux, une fois reconnue l'originalité de cet homme inflexiblement loyal à son combat concret : comprendre et améliorer le pan de monde où il lui échut de naître, de le voir dialoguer, haut et digne, avec le reste du monde.

3

Sur la pensée française et Martí, trois moments semblent exiger en particulier une plus grande attention : les idées de Rousseau, le socialisme utopique, le positivisme.

Au sujet de Rousseau, une observation martinienne pourrait nous arrêter au seuil même, celle de son discours sur Bolívar, de 1893, où il affirme, défiant : « Notre Amérique ne vient ni de Rousseau ni de Washington, mais d'elle-même ! » Mais cette observation ne nous arrête pas si notre propos n'est pas de faire provenir notre Amérique de Rousseau ou de qui que ce soit, mais de vérifier combien Martí a pu apprendre, pour ses propres fins, de l'auteur du *Contrat social*. Car il ne s'agit pas non plus de faire de notre « petit genre humain », selon la définition de Bolívar, une espèce abruptement coupée du reste de l'Histoire. C'est justement dans la mesure où nous voyons Martí acquérir une importance toujours plus grande pour toute l'humanité (et peu de gens ont signalé ce fait avec autant d'énergie et de clarté que Noël Salomon) que nous voyons aussi que son originalité n'a pas été robinsonnade, mais authenticité, pas isolement, mais sincérité, qui sont des choses radicalement différentes.

Revenons maintenant, cuirassés de ces clartés, à Rousseau et Martí. Jean Lamore avait déjà noté des critères valides sur ce thème dans sa communication intitulée « Sur l'idée de Nature chez José Martí », présentée aussi à ce colloque. Quiconque est familiarisé avec l'œuvre de Martí ne peut pas ne pas être frappé par le rôle qu'y joue le concept de *nature*, de *le naturel*. « Contre le vers rhétorique et boursoufflé / le vers *naturel* », s'exclame-t-il dans un poème. Il demande à son grand ami mexicain Mercado, faisant de toute évidence référence à ses *Vers libres*, dans une lettre du 14 septembre 1882, « si vous pensez que j'ai enfin trouvé le moule *naturel*, désinvolte et imposant où couler en vers mes pensées agitées et sauvages ». Il écrit dans son article « Sur les instituteurs ambulants » de 1884 : « Il faut entreprendre d'ores et déjà la croisade pour révéler aux hommes leur propre *nature*. » En 1891, dans son article-

manifeste *Notre Amérique*, il écrit que, là, « les hommes naturels ont vaincu les clercs artificiels. Le métis autochtone a vaincu le créole exotique. Il n'y a pas de bataille entre la civilisation et la barbarie, mais entre la fausse érudition et la *nature*. » Et le 16 avril 1895, un peu plus d'un mois avant sa mort au combat, il avoue en plein maquis à Carmen Mantilla, sa compagne dévouée : « Je peux te dire que je suis enfin arrivé à ma pleine *nature* ». Il est évident qu'en ces cas, les termes *nature* et *naturel*, sont polysémiques, et que leurs significations vont depuis la nature américaine jusqu'à ce qui est chez notre homme *historique* authentique, à soi. Lamore a donc raison d'écrire :

Tout comme Rousseau, il [Martí] ressent la conviction émotionnelle de l'identité de l'homme et de la nature [...]. Tout comme pour Rousseau, l'homme naturel est aussi bon qu'il peut l'être et la dépravation vient de la société [...]. Mais, tout comme Rousseau, Martí n'a pas cru à un état de nature idéal de l'homme.

Et Lamore a encore raison d'écrire un peu plus loin :

Rousseau lui-même s'est bien gardé de prêcher un retour à la simplicité des premiers temps. Chez lui, le recours à la fiction de l'homme naturel tend à condamner l'inégalité sociale, fruit de l'Histoire. C'est ainsi que Rousseau a présenté comme antinaturel le despotisme de la richesse et de la force. Aussi le primitivisme se présente-t-il comme la phase négative d'un mouvement dialectique que le passage du temps condamnait à rester inachevé. D'une certaine manière, Martí conclut le mouvement dialectique commencé par Rousseau, lui incorporant une vision réellement historique des peuples colonisés et l'intuition des classes sociales [...] Martí lui-même est homme naturel, c'est-à-dire qu'il se sent réellement américain, et qu'il assume les réalités américaines.

Approfondir les relations entre Rousseau – comme nous le présente, par exemple, Galvano della Volpe dans son *Rousseau et Marx* – et Martí est une tâche incontournable à laquelle Lamore a fait une contribution en rien dédaignable.

Quant à Martí et le socialisme utopique français – une des trois sources du marxisme, selon la remarque classique de Lénine – il est un apport essentiel, celui de Paul Estrade : « Un “socialiste” mexicain : José Martí », une communication lue aussi à ce fameux colloque bordelais. Parlant au Mexique, en 1875, d'une grève ouvrière, Martí signale (et Estrade rappelle) : « Ainsi, nos ouvriers se lèvent passant de masse guidée à classe consciente », ce qui fera dire à José Antonio Portuondo que, compte tenu de ce critère, le Cubain « s'approche notablement du concept marxiste de *classe en soi* et de *classe pour soi* ». Toujours est-il – et Portuondo lui-même, entre autres, a insisté sur ce point – que ni alors ni plus tard, quand il sera évident que Martí adoptera ce que Julio Le Riverend appelle des positions « similmarxistes », il ne s'identifiera au matérialisme scientifique. En tout cas, on trouve chez Martí, du moins à partir de son séjour au Mexique, des coïncidences avec ce qu'Engels a qualifié de « socialisme utopique ». Il est évident que Martí n'utilise pas cette expression, de la même manière que les gens du Moyen-Âge, selon la fameuse saillie, ne s'appelaient pas ainsi entre eux. L'intéressant est de voir – probablement à travers l'influence de Juárez, chez qui le saint-simonisme est patent – comment ce socialisme a pénétré dans une mesure non négligeable la pensée martinienne.

J'ai conjecturé à un autre moment que ce concept de l' « équilibre du monde », dont Martí estimait qu'il devait se jouer dans Notre Amérique, en particulier dans sa région antillaise, était de racine saint-simonienne. J'y avais été incité par des remarques faites en 1836 par Michel Chevalier, qui était alors simonien et qui eut ensuite une vie politique tortueuse, qui postulait que « les progrès réalisés par les populations du Nouveau Monde » auraient entre autres conséquences « sur le plan politique, l'association de tous les peuples, l'équilibre du

monde, dont l'équilibre de l'Europe n'est qu'un détail ». Mais j'ai fini par rejeter cette filiation, car il est plus que probable que Martí ait hérité ce concept de Simón Bolívar, chez qui il apparaît avant que chez Chevalier. Ce qui ne fait pas de doute en tout cas, c'est que Martí fit l'éloge de ceux qui, « sous ce nom ou un autre », comme il le dirait dans une lettre de mai 1894 à son frère Fermín Valdés Rodríguez, « cherchent sincèrement [...] un peu plus d'ordre cordial, et d'équilibre indispensable, dans l'administration des choses de ce monde ». Cette lettre aborde ouvertement « l'idée socialiste » et pose ce que Martí juge judicieusement « ses dangers », une remarque qu'il complète par ces mots : « Et toi et moi, toujours en compagnie de la justice, parce que ses erreurs de forme n'autorisent pas les âmes bien nées à renoncer à la défendre. »

Voyant les choses d'un œil ennemi, l'artiste espagnol enraciné à Cuba Víctor Patricio de Landaluze avait noté des liens entre la Commune, que Martí ne parvint pas à saisir pleinement, et la guerre révolutionnaire d'indépendance lancée à Cuba en 1868 ; de même, lui aussi d'un œil ennemi, José Ignacio Rodríguez notera dans le Parti révolutionnaire cubain, organisé et dirigé jusqu'à sa mort par Martí, un sentiment « éminemment socialiste et anarchiste ». Le plus curieux, c'est que le réactionnaire colonialiste Landaluze dans un cas, le réactionnaire annexionniste Rodríguez, dans l'autre, ne se trompait guère : l'histoire a prouvé que les guerres de libération nationale et les révolutions sociales feraient partie d'un même courant, et que la présence du marxiste Carlos Baliño à la fondation du Parti révolutionnaire cubain martinien et le rôle prépondérant des « pauvres de la terre » en son sein annonçaient forcément à l'avenir des vues propres du socialisme scientifique qui allaient découler, de Julio Antonio Mella à Fidel Castro, des postulats martinien. Il n'y a pas de travaux plus urgents, à cet égard, que ceux qui présenteraient systématiquement les postures de Martí favorables au socialisme, même si, il n'est pas superflu de le répéter, elles n'apparaissent pas chez lui sous cette terminologie.

Quant au positivisme, il est bien connu que Martí le rejetait tel qu'il se présentait en Amérique latine, presque toujours comme idéologie privilégiée de bourgeoisies dépendantes. Deux polémiques de Martí sur ce point sont devenues classiques : celles qu'il soutint au Liceo Hildago, de Mexico, en 1875, et au Liceo de Guanabacoa, à Cuba, en 1879. Dans les deux cas, Martí défendit le spiritualisme et fit objection au positivisme. Mais on ne comprend rien à ces polémiques si l'on oublie ou l'on ignore qu'il s'agissait au fond de polémiques politiques dans lesquelles Martí défendait en fin de compte les positions les plus révolutionnaires.

Alejo Carpentier a signalé toutefois que « Martí admirait Taine », ce qui est évident dans plusieurs passages de l'œuvre martinienne. Nous attendons encore l'étude du positivisme à Cuba – comme celle que Leopoldo Zea a faite sur le positivisme mexicain et Ricarute Soler sur le positivisme argentin. Dans l'attente de cette étude, et bien qu'Angel Rama le fasse dériver des « postulats de l'historicisme romantique », c'est peut-être à Taine, et non au spiritualisme de Martí, qu'il faudrait savoir gré d'idées comme celles qu'il exprima dans son article sur Whitman de 1887 : « Chaque état social apporte son expression à la littérature, de sorte que, par ses différentes phases, on pourrait raconter l'histoire des peuples avec plus de vérité que par leurs chroniques et leurs décades. »

Martí prêta attention à la vie politique française à plusieurs reprises. Naturellement, la grande Révolution de 1789 le conquit tôt, et pour toujours. En cela, il ne diffère guère des vrais

libérateurs latino-américains du XIX^e siècle. Il serait lassant de réunir ici les mentions qu'il a faites dans son œuvre de cet exploit aux dimensions mondiales indubitables. Il est utile toutefois de consigner ce qu'il écrivit dans *La Edad de Oro*, une revue pour enfants (mais pas seulement), sur l'Exposition universelle par laquelle Paris commémora le centenaire de cette formidable éclosion. Ce texte martinien a mérité de Luis Toledo Sande le commentaire suivant :

Les traits suivants, entre autres, se détachent dans son éloge de la Révolution française : condamnation du régime monarchique féodal auquel cette Révolution commença à mettre définitivement fin ; en même temps, la pupille qui reconnaît cet acquis n'est pas celui de la classe dominante de cette campagne ; c'est au contraire une pupille qui regarde avec sympathie « les chevaliers pour de bon, ceux qui travaillaient dans la campagne et dans la ville ». Autrement dit, il en parle à partir d'une vision opposée à celle des fainéants qui vivaient de ce que gagnaient les travailleurs. Sinon, on ne peut comprendre sur quoi se fondait sa compréhension que la Révolution française, malgré toutes ses excellences, n'avait représenté qu'un degré de libération encore insuffisant : « Ni en France, ni dans aucun autre pays les hommes ne sont redevenus *aussi esclaves qu'avant* » (c'est LTS qui souligne). Ainsi, la vision martinienne de l'Histoire s'éloigne décidément des conceptions propres du libéralisme bourgeois et pénètre dans un démocratisme révolutionnaire de plus grande portée.

Quant à la conséquence politique immédiate de 1789, le gouvernement de Napoléon, Martí appela ce dernier, dans un de ses *Vers libres* courroucés : « le Corse vil, le Bonaparte infâme » ; et il ajouta dans ce texte de *La Edad de Oro* : « Un homme osé et ambitieux arriva à Paris, vit que les Français vivaient sans union, et quand il eut fini de gagner toutes les batailles sur ses ennemis, il ordonna que les Français l'appellent empereur et il gouverna la France comme un tyran ». La perspective de Martí est typique d'un révolutionnaire antillais – Napoléon voulut (et y parvint en partie) rétablir l'esclavage dans ce qui avait été les Antilles françaises – et elle est celle à partir de laquelle Alejo Carpentier allait écrire *Le Siècle des Lumières* (1962).

Le Martí qui s'exprimait ainsi était celui de la maturité. Presque dix ans avant, au début des années 80 du siècle passé, il avait consacré plusieurs de ses chroniques adressées spécialement au journal vénézuélien *La Opinión Nacional* à des faits contemporains de la politique française. L'étude la plus détaillée de ces chroniques est à ce jour celle des « Notes sur Martí et la politique française (1881-1882) » de Cintio Vitier, des notes toujours inédites que son auteur, toujours aussi généreux, m'a permis de consulter. Ces chroniques ne sont pas celles qui enthousiasment le plus dans l'œuvre martinienne. Ou, pour le dire sans tant de périphrase : Martí n'y vise pas toujours juste. Les éloges qu'il prodigue par exemple à Thiers ne sont pas à son honneur. Mais on ne saurait apprécier ces textes en marge de l'état de développement où se trouvait alors Martí. Il était alors un libéral qui, tout en ayant vu des aspects négatifs dans le système en place aux Etats-Unis, confiait encore dans ses avantages ultimes. À transférer ses critères d'alors à la III^e République française des années 1881 et 1882, il y voyait avec sympathie ce qu'il considérait un gouvernement modéré, distant aussi bien de la réaction que d'une gauche dont il jugeait les réclamations excessives ou intempestives. N'oublions pas qu'en 1883, tout en faisant l'éloge de Marx qui venait de mourir pour avoir pris le parti des faibles, il lui reprochait d'avoir incité à la lutte des classes. Écrivant ses chroniques de 1881-1882 sur la politique française, Martí non seulement « ne connaissait pas le jugement porté par Marx sur Thiers dans son livre *La Guerre civile en France*, dont la première édition parut à Londres en 1871 », selon ce qu'affirme Vitier, mais il y a des raisons pour penser qu'il n'aurait pas partagé alors le point de vue de cet ouvrage.

Symptomatiquement, là où Martí a visé juste très tôt, parce que ce point le touchait au plus vif, c'est au sujet des colonies, celles de la France ou de tout autre pays. Ainsi écrit-il dans un article publié le 3 octobre 1881 : « ...cette guerre de Tunisie où la réparation de l'honneur national est exigée avec tant de vivacité qu'elle se confond avec le désir indompté d'agrandir ses possessions en Afrique. » Et d'ajouter plus loin : « L'Égypte contre l'Angleterre, la Tunisie contre la France, Alger compliqué dans la révolte, la Turquie attisant les Tunisiens et envoyant des troupes à Tripoli... sont-ce là des faits du hasard ? » La réponse à ces questions, Martí la donnerait lui-même dans une chronique parue une semaine après, le 10 octobre :

Le seul problème, présenté brièvement, est le suivant : on tend à une grande ligue musulmane et à la suppression du pouvoir européen en terre arabe. Elle démarre de Constantinople, envahit l'Isthme, remplit Tripoli et agite la Tunisie la vague mahométane, arrêtée, mais non évaporée, à la fin du Moyen-Âge.

Et encore :

On pressent que la grande lutte approche entre la soif de conquête des pouvoirs européens et l'aspiration indomptée d'indépendance des contrées africaines. En d'autres temps, c'est la France qui aspirait farouchement à posséder l'Europe, en des temps d'avarice, d'étonnement et de gloire militaire. Les réminiscences de cette politique-là, la vague possibilité de régir définitivement en Tunisie et les intérêts qu'a créés le canal de Suez attachent encore la France à cette terre de ses rêves où ses braves et aguerris vétérans devinrent aveugles et périrent sous le plus audacieux de ses enfants. [*On se rappellera que Martí avait parlé de « l'infâme Bonaparte.»*]

[...] Le Coran va livrer des batailles contre l'Écriture ; l'esprit de commerce tente d'étouffer l'esprit d'indépendance : le fils généreux du désert mord le fouet et brise la main du fils égoïste du Vieux Continent.

On ne saurait donc s'étonner, ceci lu, que le Martí de la maturité ait écrit en 1889 dans sa revue *La Edad de Oro* l'article pénétrant intitulé « Une promenade sur la terre des Annamites ». Le fait d'avoir vécu deux années clef de son existence au Mexique en 1875-1876 a sans doute aidé Martí à mieux comprendre le dramatique phénomène indochinois. Il s'y était déroulé peu avant l'équipée prédatrice qui aspirait à faire du Mexique, sous la botte du Second Empire, ce qu'on a appelé l'« Algérie américaine », une expérience d'autant plus révélatrice que les troupes impériales françaises qui attaquaient le Mexique de Juárez interrompirent un moment cette tâche pour aller la réaliser au Viet Nam.

5

L'art et la littérature français enthousiasmèrent fréquemment Martí. J'ai déjà mentionné son admiration notoire pour Victor Hugo qui le poussa à traduire en 1875 *Mes Fils* et à lui prodiguer des éloges qui n'allaient pas seulement à l'écrivain, mais aussi à la conscience altière de cet homme qui mérite incontestablement un meilleur jugement que la fameuse et superficielle *boutade* [en français dans le texte. N.d.T.] d'André Gide. Pour Martí, traduire Hugo, c'était « penser dans la plus grande quantité d'espagnol possible ce qu'il a pensé, de la manière et de la forme dont il l'a pensé, lui, parce que chez Victor Hugo l'idée est une idée, et la forme une autre. Sa forme est une partie de son œuvre, et une véritable pensée ».

Mais Martí alla bien au-delà de l'influence hugolienne, parfois dévastatrice dans Notre Amérique. Comme l'a dit en 1961 l'un de ceux qui ont étudié avec le plus d'assiduité son œuvre littéraire, Manuel Pedro González,

Martí fut le premier en notre langue à fondre et à refondre dans le moule classique résistant les assaisonnements et préparations stylistiques des parnassiens, impressionnistes et symbolistes. On se surprend à constater que ses exégètes n'aient pas prêté attention à la dette de Martí envers la prose française de son époque, alors qu'il l'a admis lui-même. Cela semble indiscutable. Il suffit de lire son éditorial intitulé « Le caractère de la *Revista Venezolana* » paru dans cette publication le 15 juillet 1881 pour que cela saute aux yeux.

Jusqu'à Juan Marinello qui avait souligné dans les années 40 l'espagnolité littéraire de José Martí et, dans les années 50, soutenu avec González une fameuse polémique sur le rapport de Martí avec le modernisme – une polémique qui concernait en partie la fonction d'influences françaises déterminées sur ce mouvement littéraire latino-américain – affirma en 1966 :

L'examen de la prose de Martí nous offrirait un bilan surprenant – étonnant – de la manière dont son écriture s'enrichit de nouveautés essentielles en provenance des écrivains français qui sont ses contemporains. C'est grâce à la France et à ses grands créateurs que Martí nous donne une prose qui brille d'éclats imprévisibles, une prose inconnue jusque-là dans le monde hispanique. Sans l'assimilation prodigieuse des innovateurs parisiens, l'écrivain cubain ne serait pas parvenu à une somme de qualités d'expression qui lui confèrent une place originale et élevée parmi ses pairs espagnols et latino-américains. Trouve-t-on dans l'espagnol écrit à son époque le symbolisme, le chromatisme, la synesthésie, l'image, la métaphore qui le distinguent de son époque littéraire ? Et où donc, sinon en France, peut-on les trouver en ce temps-là ?

Déjà, au milieu de cette polémique, quoique sans être aussi absolu qu'en 1966, Marinello avait reconnu :

L'influence de la littérature française qui lui est contemporaine est évidente dans l'œuvre de Martí ; et [...] certaines inventions subtiles des lyriques parisiens de son temps trouvent une expression singulière dans son écriture. [...]

Notre aimable contradicteur cite le cas, en vérité subtil, de ce chromatisme sonore qui apparaît dans la « Rubrique constante ». On pourrait en citer d'autres similaires. Et offrir une somme impressionnante de synesthésies de racine symboliste. *Amistad Funesta* en est un bon échantillon. [...]

Vaste est le jugement martinien des poètes français qui orientent le modernisme [...] Notre héros reconnaît de la maestria et de l'originalité chez les nouveaux écrivains de Paris. Selon lui, les Goncourt possèdent « une élégance extrême » ; il admire « l'art grec » de Gautier et la vertu ciseleuse d'Heredia. Il est un lecteur passionné de Baudelaire [...] ; « l'éternité sombre de Leconte de Lisle » lui en impose et il voue à Sully Prudhomme [...] une dévotion spéciale [...]

Rappelons à titre d'exemple ce que Marinello appelle « ce chromatisme sonore qui apparaît dans la « Rubrique constante ». Bien qu'Homère eût déjà parlé des « cigales à la voix de lyre », au grand enthousiasme d'Alfonso Reyes, et qu'on trouve des exemples mémorables similaires tout au long de l'Histoire, il est difficile de nier que c'est à la France de la fin du siècle dernier que l'on doit l'entrée massive de la synesthésie dans les lettres. Et voilà que, sous cette influence, elle apparaît parmi nous, armée de toutes ses armes, dans le paragraphe que Martí publie sous anonymat dans la « Rubrique constante » du 22 décembre 1881 dans *La Opinión Nacional* de Caracas :

Entre les couleurs et les sons, il y a beaucoup de rapports. Le cornet à piston produit des sons jaunes, la flûte a d'ordinaire de sons bleus et orangés, le basson et le violon donnent des sons couleur châtaigne et bleu de Prusse, et le silence, qui est l'absence de sons, la couleur noire. Le blanc est produit par le hautbois.

La liste des écrivains, artistes et mouvements esthétiques français auxquels Martí prêta attention est copieuse, même s'il n'existe pas dans son œuvre (sauf, en quelque sorte, le bref

prologue à sa traduction de *Mes Fils* et sa critique précoce sur « Flaubert's Last Work : *Bouvard et Pécuchet* ») un long écrit consacré à un écrivain ou artiste français en particulier, comme c'est le cas pour Wilde, Emerson, Whitman ou Verechtchaguine. Cette liste, dont une bonne partie fait l'objet de commentaires subtils dans l'étude de Carpentier susmentionnée, comprend, en plus de celles que j'ai déjà citées, des figures comme Racine, Corneille, Musset, Michelet, Sainte-Beuve, Balzac, Daudet, Dumas, Berlioz, Renan, Zola, Courbet, Gustave Moreau, Sarah Bernhardt, Eiffel, les poètes parnassiens, ou les peintres impressionnistes. La chronique qu'il consacre à ces derniers à propos d'une exposition de leurs tableaux à New York en 1886 est l'un des moments les plus élevés de la critique en langue espagnole. En voici quelques paragraphes :

Aucun d'eux n'a encore vaincu. La lumière les vainc, qui est une grande triomphatrice. Eux, la saisissent par ses ailes impalpables, l'acculent brutalement, la serrent dans leurs bras, sollicitent ses faveurs, mais la très grande coquette se dérobe à leurs assauts et à leurs prières, et il ne reste plus de cette magnifique bataille, sur les toiles des impressionnistes, que ces traînées de couleur ardente qu'on prendrait pour le sang vif que la lumière brisée perd par ses blessures : qui tente de l'escalader est déjà digne du ciel !

Voilà les peintres forts, les peintres mâles, ceux qui, las de l'idéal de l'Académie, aussi froid qu'une copie, veulent clouer sur la toile, palpitante comme une esclave nue, la Nature. Seuls ceux qui se sont battus au corps à corps avec la vérité pour la réduire à la phrase ou au vers savent combien on gagne d'honneur à être vaincue par elle ! [...]

Les peintres impressionnistes proviennent – qui ne le sait ? – des peintres naturalistes : de Courbet, esprit sauvage qui, en art comme en politique, n'a écouté d'autre autorité que celle, directe, de la Nature ; de Manet, qui n'a rien voulu savoir de femmes de porcelaine et d'hommes vernissés ; de Corot, qui a mis en peinture, avec des vibrations et des mystères de lyre, les voix feutrées qui habitent l'air. Et ils proviennent tous de Velázquez et de Goya, ces deux Espagnols gigantesques. [...]

Toute rébellion de forme entraîne une rébellion d'essence. Et c'est cette même force angélique par laquelle les enfants loyaux de la vie, qui portent en eux le charme de la lumière, s'efforcent de créer par la main de l'homme une nature aussi splendide et vivante que celle que les éléments mis dans le chaudron par le Créateur élaborent sans cesse, qui les pousse, par sympathie irrésistible avec le vrai, par union naturelle entre anges déchus de l'art et anges déchus de l'existence, à peindre avec une tendresse fraternelle, et avec une irritation brutale et souveraine, la misère où vivent les petites gens.

Mais la figure apostolique, le dirigeant révolutionnaire, sans laisser de reconnaître leurs grands mérites à des créations françaises contemporaines (voire d'en incorporer des trouvailles à sa propre œuvre) a aussi exprimé des réserves face à ce qui pouvait se convertir en une autre forme de colonialisme. À ce sujet, Marinello avait raison dans la polémique susmentionnée. Dès son séjour mexicain de 1875 – quand Martí assimila et fit siens les meilleurs postulats de la Réforme – il commença à prôner un art authentique, né organiquement des exigences de Notre Amérique. En 1878, alors au Guatemala, il affirme dans un prologue à José Joaquín Palma que le mimétisme littéraire « revient à apostasier. Des apostasies en littérature qui préparent très mollement les âmes aux luttes futures et originales de leur patrie. » En 1881, à Caracas, il écrit : « L'admiration servile d'étrangers rimeurs, l'application commode et pernicieuse de recherches d'autres mondes seront-elles un aliment suffisant pour un peuple fort, digne de son haut berceau et de ses magnifiques destinées [...] ? Non, ce n'est pas là l'œuvre. » Il est vrai que l'année suivante, en 1882, Martí affirme : « Connaître différentes littératures est le meilleur moyen de se délivrer de la tyrannie de certaines d'entre elles » et qu'il dit dans son splendide manifeste de 1891, « Notre Amérique » : « Que l'on greffe le monde sur nos républiques, soit, mais le tronc doit être celui de nos

républiques. » Autrement dit, il n'y eut pas en lui – et il ne pouvait y avoir chez quelqu'un qui dirait en 1894 que « la Patrie est l'humanité » – aucun enfermement localiste, son œuvre nourrie de tous les airs étant la meilleure preuve de son œcuménisme. Mais il y eut en lui, assurément, la conscience qu'il existait aussi, en même temps que la vassalité politique évidente sur son Ile et dans d'autres portions de l'Amérique latine et des Caraïbes et à peine masquée dans les autres pays de Notre Amérique, une vassalité culturelle qui, pour reprendre ses mots, tout en amincissant « le tronc [...] de nos républiques » préparait « très mollement les âmes aux luttes futures et originales de leur patrie ». Et il faut dire qu'à ses yeux, dans le partage tacite des besognes du capitalisme monopolistique, si la mainmise économique et politique sur l'Amérique latine et les Caraïbes à la fin du XIX^e siècle allait incomber surtout à la métropole croissante qu'étaient les Etats-Unis, ces derniers ne pouvaient pas encore aimer culturellement nos peuples, contribuant ainsi à les dénationaliser, et que cette fonction était opérée par une bonne partie de la culture française. Ce qui explique l'inquiétude de Martí devant la présence excessive parmi nous de certains éléments de cette culture. C'est à cette lumière qu'on comprend mieux l'inquiétude tout à fait perceptible de Martí quand il écrit en 1890, parlant du poète Francisco Sellén :

À présent, compte tenu de l'appétit de ce qui est contemporain, de l'accessibilité de la langue et de la soif louable de la perfection, ce qui commence à primer c'est la poésie des Français, qui n'ont pas grand-chose à dire à cette époque de transition, si bien que, tandis que se condense la pensée nouvelle, ils polissent et sculptent la forme, et taillent dans des pierres parfois précieuses des casseroles de facettes fines et menues où ils vident tout ce qu'ils trouvent de grâce et de couleur dans l'antique, ou alors ils riment, en guise de gala et de diversion, le pessimisme à jabot de dentelle qui est à la mode, et qui est propre des littérateurs sans emploi dans la cité gonflée de littérature, ce que les poètes d'imagination ne voient pas de loin, ou que ceux qui, à cause de la désillusion de leur vie, vivent avec une âme esthétique dans des peuples pourris ou pas encore bien formés prennent pour du réel.

Et quand, trois ans plus tard, il ajoute à propos de la mort de Julián del Casal :

On peut dire de lui que, épris d'art et aimant de si près celui de la France, il lui prit la poésie nulle et de dégoût faux et inutile par laquelle les orfèvres du vers parisien ont comblé ces dernières années le vide idéal de leur époque transitoire.

On peut résumer en général l'opinion qu'eut Martí de la culture française contemporaine dans la phrase suivante : « La France a honte des choses mesquines qu'elle a admirées, et attend maintenant le moment où la langue souveraine de Théophile Gautier et de Charles Baudelaire sera animée par le cœur de Corneille. »

Ce qu'il considéra une « époque de transition », une « époque transitoire » n'a pas encore fini, mais ce n'est pas le moment d'aller au-delà des années de Martí. Il n'y eut pas en lui, bien entendu, le moindre désamour envers le peuple français, qu'il appela même « magnifique Lazare [...] le peuple dont les humains doivent se louer et s'émerveiller ». Tout simplement, il jugea ses créations comme celles de n'importe quel autre peuple, sans bigoterie ni mimétisme colonial. Quand, en 1893, il fit l'éloge de cette « famille en Amérique », de cette « génération littéraire » dont firent partie Gutiérrez Nájera, Casal et Darío, il ajouta qu'elle « débuta par le recherché imitée, et elle en est déjà à l'élégance souple et concise, et à l'expression artistique et sincère, brève et taillée, du sentiment personnel et du jugement créole et direct ». Ce fait, plutôt qu'une réalité patente en 1893, exprimait les souhaits de Martí, des souhaits qui devaient s'accomplir surtout à partir de 1898, trois ans après sa mort. En tout cas, son

jugement de la culture française de son temps se fit en contrepoint, pas en coïncidence, avec celui de ceux qu'on allait appeler les modernistes.
